Document generated on 06/01/2025 12:50 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

The War Zone de Tim Roth

Jean-Philippe Gravel

Volume 18, Number 4, Summer 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59561ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gravel, J.-P. (2000). Review of [*The War Zone* de Tim Roth]. *Ciné-Bulles*, *18*(4), 54–55.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Woods) fait part de son amour de l'aviation à des copains de sa fille en leur montrant les ailes d'un avion miniature. S'ajoutent à cela plusieurs scènes symboliques ou oniriques, de multiples ruptures de ton et, surtout, l'importance du non-dit, principale force du film. En effet, si rien n'est jamais clair ou expliqué, tout est ressenti. Une scène est particulièrement révélatrice: le curé rend visite à la famille Lisbon à la suite du décès de la cadette. Il pénètre tour à tour dans les trois mondes, les trois ambiances majeures du film: le silence et l'incommunicabilité du père, la candeur apparente des jeunes soeurs, et le dramatique à saveur religieuse de la mère (Kathleen Turner). Bref, le scénario est touffu, parfois un peu confus, mais l'ensemble démontre une maîtrise impressionnante de l'écriture cinématographique.

Visuellement et formellement parlant, le film est un petit bijou d'intertextualité. En effet, la réalisatrice ne se retient guère de montrer ses influences. La séquence prégénérique donne le ton: si les premiers plans semblent tout droit sortis d'un film de Terrence Malick (avec nuances, bien évidemment), le reste de la séquence pastiche quelque peu les films mafieux de Scorsese par son ambiance musicale, son montage-choc, son utilisation du commentaire en voix *off* ainsi que par le recours au ralenti et à l'image figée. De plus, les monteurs (Melissa Kent et James Lyons) multiplient les fondus enchaînés, surimpressions, «split-screens», ralentis et accélérés, donnant ainsi une facture «contemporaine» à l'ensemble du film et créant une atmosphère intéressante lors des passages oniriques.

Quant à l'interprétation, Kathleen Turner (méconnaissable) et James Woods sont à la fois crédibles et dérangeants dans les rôles des parents «maudits» alors que Kirsten Dunst, Hanna R. Hall, Chelse Swain, A.J. Cook, et Leslie Hayman sont débordantes de sensualité et jouent parfaitement la carte du mystère.

Bref, même si Sofia Coppola n'a pas encore tout à fait trouvé *son* style, elle réussit sans l'ombre d'un doute à créer une narration captivante, une «mise en image» mûre accompagnée d'une habileté sans équivoque dans la direction d'acteurs. ■

The Virgin Suicides

35 mm / coul. / 96 min / 1999 / fict. / États-Unis

***Réal. et scén.**: Sofia Coppola, d'après le roman de Jeffrey Eugenides*
***Image**: Edward Lachman*
***Son.**: Richard Beggs*
***Mont.**: Melissa Kent et James Lyons*
***Prod.**: Wili Bär et Francis Ford Coppola*
***Dist.**: Paramount*
***Int.**: James Woods, Kathleen Turner, Kirsten Dunst, Josh Hartnett, Hannah Hall*

The War Zone

de Tim Roth

par Jean-Philippe Gravel

Cela commençait à se savoir, depuis la sortie de **The War Zone,** que Tim Roth avait été victime d'inceste dans sa jeunesse. Les «premières œuvres» ne sont-elles pas toutes autobiographiques? Quoi qu'on en pense, cette sortie relève peut-être d'une faute de goût des plus communes, qui consiste à garantir une sorte de «prime d'authenticité» à l'œuvre en jouant l'argument du vécu, affaire de se le tenir pour dit: Tim Roth devrait savoir de quoi il parle et comment en parler. Et pourtant, pareille expérience ne vous rend pas immédiatement spécialiste en la matière: plus souvent qu'autrement, elle enferme ses victimes dans le mutisme, le secret et le désaveu... Pouvoir en témoigner, c'est donc s'imposer d'emblée une distance, qui permet de mettre l'expérience en récit et en discours.

Autant dire d'emblée qu'en plus de son sujet-choc, le film frappe tout de suite par la cohérence et la sensibilité de son regard. Les plaines du Devon, l'isolement de la petite maison symétrique et blanche où vient de déménager la famille du film, l'humidité des lieux dans la proximité de la mer: tout cela, dès les premiers plans, s'avère extrêmement palpable. Entre ces extérieurs qui étendent à perte de vue des cieux éternellement gris ou noirs, et les plans d'intérieur, claustrophobiques au fond mat, se dessine un climat de froideur et d'enfermement que la chaleur furtive d'un salon éclairé par le feu n'apaise pas.

Tout aussi frappante, sans doute, est cette capacité de Roth à installer les corps singuliers de sa famille dysfonctionnelle dans ce milieu désert. Dans **The War Zone**, le corps est un enfer qui se conjugue selon le sexe et l'âge: adolescence ingrate de Tom (Freddie Cunliffe, moche et renfrogné); corps trop sexué de Jessie, sa sœur de 16 ans (Lara Belmont); mère

The War Zone

déformée par la grossesse (Tilda Swinton) — et, bien sûr, présence massive du père livré à ses pulsions (Ray Winstone), que Roth ne filme pas par hasard, à sa toute première apparition, comme un corps sans tête.

Aussi, très vite, cette «zone de guerre» que constitue l'aire familiale semble moins confronter des individus que des forces pulsionnelles qui, à la fois, s'attirent et se repoussent. Il serait trop facile de s'étaler sur les résonances œdipiennes de ce récit. En bref: le père, qui s'arroge la jouissance de toutes les femmes de la «tribu», qu'importe leur âge et leurs liens de sang, doit être tué par le fils. Or, celui-ci a ses propres problèmes: comment prouver qu'il a bien vu ce qu'il a vu, alors que sa sœur nie tout — et qui est-il pour juger, lui qui subit l'éveil de sa propre sexualité dans ce climat partagé entre l'abjection et la fascination?

De même, la place du spectateur semble glisser d'un regard extérieur à un regard subjectif, passer du réel à l'onirique sans marquer clairement ses transitions: au début du film, la famille survit de justesse à un accident de voiture dont il ne sera jamais fait mention par la suite. De même, après avoir filmé avec une caméra vidéo toute la pénible scène d'inceste qui a lieu entre sa sœur et son père dans un bunker avoisinant, Tom jette sa caméra au bas d'une falaise, sans qu'on l'entende seulement se fracasser sur les rochers. Cette caméra, alors, a-t-elle seulement existé, ou n'est-elle que la métaphore d'une mémoire qui enregistre?

Lorsqu'on revoit **The War Zone**, on prend conscience des limitations d'un film linéaire qui ne comprend pas de significations ou de renvois cachés. Toutefois, on peut apprécier la précision de la mise en scène de Tim Roth, en voyant comment les cris du père qui meurt ressemblent aux cris du père qui jouit, et en prisant généralement un travail sur la bande-son extrêmement soigné. C'est peut-être peu pour un film qui ne semble pas révéler grand-chose une fois passé le choc du visionnement initial, mais c'est déjà beaucoup pour un acteur qui, en tant que nouveau réalisateur, a su prendre la distance qu'il fallait pour proposer un film dont la cohérence et la maîtrise survivent à son sujet délicat. ■

The War Zone

35 mm / coul. / 98 min / 1999 / fict. / Royaume-Uni

***Réal.**: Tim Roth*
***Scén.**: Alexander Stuart*
***Image**: Seamus Boswell*
***Son**: Jim Greenhorn*
***Mus.**: Simon Boswell*
***Mont.**: Trevor Waite*
***Prod.**: Francesca Dowd*
***Dist.**: Alliance Atlantis Vivafilm*
***Int.**: Ray Winstone, Lara Belmont, Freddie Cunliffe, Tilda Swinton*